Le 48e de ligne à Reichshoffen - pages 65-73 - Extrait de Récits de guerre, combats de l'armée du Rhin (1870) – Auteur : Louis Yvert (18..-19..) publiciste militaire – Editeur : Paris – Librairie de Firmin-Didot et Cie imprimeurs de l'institut – 1893 - Sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

LE 48e DE LIGNE A REICHSHOFFEN

(6 août 1870)

Parmi nos braves régiments d'infanterie, s'il en est un qui peut revendiquer un glorieux passé de bravoure et d'honneur, certes, c'est bien le 48e de ligne qui, créé en 1610, sous le nom de Régiment d'Artois, prit, depuis cette époque jusqu'à nos jours, une part des plus actives à toutes les guerres qui illustrèrent nos armes et portèrent si haut le renom militaire de la France.

Aussi, la terrible guerre franco-allemande le trouvait-elle, dès les premiers jours, à son poste de combat sur la frontière du Rhin, et bien que destiné aux plus cruels revers, ce beau régiment se distinguait, comme aux jours heureux de la victoire, par sa discipline, son courage et son abnégation.
Ce fut surtout à la bataille de Reichshoffen, le 6 août 1870, que le 48e déploya un héroïsme assurément digne d'un meilleur sort. Il sortit de l'ardente fournaise meurtri, disloqué, brisé, mais pouvant s'appliquer avec une légitime fierté la phrase attribuée au roi François Ier après Pavie : *Tout est perdu, fors l'honneur* !

Au début des opérations, le 48e avait été appelé de Marseille où il tenait garnison et avait constitué, avec le 2e tirailleurs algériens, la 2e brigade (Lefevbre) de la 3e division (Raoult), du 1er corps (Mac-Mahon). Il occupait, depuis le 4 août, au centre des positions françaises, la crête d'un mamelon boisé, situé en avant de Frœschwiller, face à Wœrth, et descendant en pente douce jusqu'à la petite rivière de la Sauerbach. Sa grand'garde était postée à 200 mètres en avant, à la hauteur du village de Wœrth.
Le 6, au matin, des reconnaissances, envoyées par nos généraux vers les lignes ennemies, annonçaient des mouvements considérables de troupes du côté de nos adversaires, faisant présager une attaque imminente et brusque. En effet, vers six heures, un premier coup de canon, partant des hauteurs de Gœrsdorff, venait, en sifflant, enfoncer profondément son projectile dans une maison de Wœrth. C'était le signal et le commencement de l'action tout à la fois.
A cette détonation, suivie presque aussitôt de plusieurs autres, la 3e division toute entière prend les armes. La 1re brigade se porte en avant de Wœrth, le 2e zouaves adossé au village, le 36e de ligne un peu en arrière et le 13e bataillon de chasseurs en réserve. Les trois bataillons du 48e sont disposés en seconde ligne et placés de la manière suivante : le 3e déploie les premières sections de ses compagnies en tirailleurs (les deuxièmes restant en soutien), parallèlement à la vallée de la Sauerbach, flanquant à droite et à gauche une batterie de position, établie depuis la veille au soir. Le 2e bataillon prend la même formation que le 3e, ses tirailleurs s'éparpillant dans les vignes en avant du mamelon, défendant le passage de la Sauerbach ; enfin, le 1er bataillon laisse ses quatre compagnies de droite en bataille et ses 5e et 6e en colonne, l'arme au pied, derrière le 2e bataillon.
Jusqu'à neuf heures et demie, le régiment reste dans ce dispositif, sans avoir trop à souffrir du feu de l'ennemi, dont la canonnade, bien que très intense, ne produit pas d'effets sérieux, grâce aux pluies qui ont détrempé le terrain, pendant les jours précédents, et dans lequel s'enfoncent les projectiles sans éclater.
Vers dix heures, les Prussiens, recevant d'instant en instant d'imposants renforts, accentuent leur attaque sur tout notre front de combat, qu'ils semblent, grâce à leur énorme supériorité numérique, envelopper d'un cercle de fer. Du Niederwald, où se trouve notre extrême droite, à Nehwiller, occupé par la division **DUCROT** qui forme notre gauche, l'action devient générale et une masse

profonde d'infanterie ennemie, sortant des nombreux bois qui couvrent le champ de bataille, s'avance de toutes parts, protégée dans son mouvement offensif par les feux d'une puissante artillerie. A partir de ce moment, les 35,000 Français de **MAC-MAHON** vont avoir à combattre plus de 100,000 Allemands et aux 300 pièces de leur artillerie, nous avons à peine à opposer 80 canons d'un chargement, d'un calibre et d'une portée sensiblement inférieurs, et pourtant, jusqu'à la nuit, nos soldats vont intrépidement résister à l'ouragan de plomb et de fer qui va se déchaîner contre eux et disputer pied à pied, en le semant de cadavres ennemis, le terrain qu'ils occupent.

Le 48e de ligne qui, jusque-là, n'a été que faiblement engagé, entre alors en action et se porte, partie vers le bois de Frœschwiller, que commencent à envahir des colonnes prussiennes qui ont franchi à gué la Sauerbach, partie vers Wœrth, sérieusement menacé. De tous cotés, l'ennemi est vigoureusement reçu, et bien que très supérieur en nombre, ne peut avancer que lentement, avec la plus grande peine et en faisant des pertes énormes. Deux fois même, il est repoussé par le 2e bataillon du 48e et le 2e turcos, qui fournissent des charges à la baïonnette, superbes d'élan et d'entrain, mais, comme disent nos braves soldais en essuyant leur terrible fourchette, rouge de sang jusqu'à la croisière : *Vrai, ils sont trop* ! et c'est étouffés, noyés sous les hordes allemandes qu'ils doivent céder le terrain.

Les débouchés du village de Wœrth sont surtout défendus à outrance : malheureusement notre aile gauche, débordée par les Bavarois du 1er corps, oblige le 2e turcos, soutenu par le 2e bataillon du 48e, à éparpiller la défense et à faire face à ce nouvel ennemi. La lutte est acharnée, surtout aux abords des quelques épaulements et abatis de branchages construits à la hâte, sur le chemin forestier de Gœrsdorff à Frœschwiller. Pendant que les turcos du 2e régiment, dont les pertes sont de plus en plus cruelles, tiennent l'ennemi en échec par leurs contre-attaques réitérées, le 48e, soutenu à son tour par un bataillon du 78e, lutte à leur droite avec intrépidité et résiste énergiquement au flot allemand, qui roule sans cesse plus intense et plus formidable. Mais les forces humaines, le courage, le dévouement, l'abnégation, ont des limites au-dessus desquelles ne peuvent s'élever même les troupes les plus vaillantes, et notre artillerie qui, jusqu'ici, avait couvert nos soldats de ses feux, à bout de munitions, désemparée, écrasée par sa redoutable adversaire, en devenant subitement silencieuse, oblige ceux-ci, accablés par de nouvelles et incessantes attaques, inondés en quelque sorte par une effroyable averse de plomb et de feu, à battre enfin en retraite. Une fraction du 48e se replie alors en assez bon ordre, mais le gros du régiment, qui combat à la droite de Wœrth, plie, cède et se débande tout à coup sous les continuels efforts de l'ennemi. Le colonel **ROGIER**, qui voit la folle panique prête à s'emparer de ses hommes, court alors se placer en avant de Frœschwiller, avec l'aigle du régiment, que tient haut et ferme le sous-lieutenant **SCHNEIDER**, et s'écrie d'une voix tonnante : « Au drapeau, mes enfants ! ralliement au drapeau ! »

Des fractions éparses se réunissent alors à lui, et sous ses ordres prennent lentement la direction de la route de Saverne.

D'un autre côté, le lieutenant-colonel **THOMASSIN** qui, quoique très souffrant, n'a pas voulu quitter son poste de combat, s'élance en voyant faiblir ses hommes et, à cheval, le képi au bout du sabre, il entraîne, rallie et groupe le plus de monde possible. Sous une pluie de balles, superbe d'audace et d'intrépidité, il ramène en avant la poignée de braves qui le suit et charge avec impétuosité les fantassins bavarois. Malheureusement, tant de courage devait demeurer inutile, et ce suprême effort rester sans résultat.

Devant les masses allemandes qui s'avancent de toutes parts et menacent de les cerner, la retraite s'impose à nos malheureux soldats, et les survivants du 48e et 2e turcos se retirent vers la route de Saverne en brûlant leurs dernières cartouches. Quant au colonel **THOMASSIN**, exténué de souffrance, il tombe de cheval et, après une résistance désespérée, il est pris avec les quelques soldats qui l'entourent et le défendent avec rage.

Le 48e de ligne à Reichshoffen - pages 65-73 - Extrait de Récits de guerre, combats de l'armée du Rhin (1870) – Auteur : Louis Yvert (18..-19..) publiciste militaire – Editeur : Paris – Librairie de Firmin-Didot et Cie imprimeurs de l'institut – 1893 - Sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

Il est près de six heures, le 48e a tiré son dernier coup de fusil et, plus éloquemment que toutes les phrases du monde, ses pertes diront quelles furent sa vaillance et sa solidité, car dans cette meurtrière bataille, où pendant huit heures, les Français luttèrent un contre quatre, ce régiment compta, sur 60 officiers présents le matin, 48 mis hors de combat et sur un effectif de 2,000 hommes de troupe, 1,200 tués, blessés ou prisonniers. Douze officiers moururent sur le champ de bataille ; nous devons, pour glorifier leur mémoire et celle du brave 48e, citer leurs noms, inscrits déjà en lettres d'or sur les tables du régiment. Ce furent : MM. **THOMAS de LABORDE**, capitaine-adjudant-major, **ANDRÉ, CHANEZ, GASPARD** et **VIGNAL**, capitaines ; **BUÉCHER**, **FAYET, SCHMITZ** et **GRANDBASTIEN**, lieutenants ; **BELOT, BRASSEUR** et **LOUIS**, sous-lieutenants.

Le lendemain, 7 août, les débris du 48e se reconstituaient à Saverne. Le régiment ne comptait plus alors que 17 officiers et 800 hommes environ. A ces braves, il était encore réservé de gravir le triste et sanglant calvaire de Sedan et de trouver la récompense de leur bravoure et de leur abnégation dans une déplorable capitulation d'abord, et dans une cruelle captivité ensuite !

****